



Née en 1955 en Haute-Normandie, Brigitte Coppin aime depuis l'enfance la mer et les bateaux, l'Histoire en général et le Moyen Âge en particulier.

En 1984, après des études de langues, une maîtrise d'architecture médiévale et un peu de journalisme, elle commence à écrire pour l'édition jeunesse.

Elle a publié près de 90 livres : romans, récits, documentaires, docu-fictions et traductions, chez Gallimard, Flammarion, Casterman, Fleurus, Nathan... À travers ses ouvrages, elle nous fait découvrir en détail la vie au Moyen âge et nous embarque tout aussi bien sur les mers avec les pirates et les grands navigateurs de la Renaissance. Depuis 2006, elle vit à Albi, où elle a écrit une histoire de la ville pour tout public. Elle vient de terminer un nouveau roman qui s'ancre autour d'un navire naufragé au temps des Grandes Découvertes.

***<http://www.brigitte-coppin.fr>***

*Les  
Yeux du  
jaguar*

Les Éditions Scrineo vous invitent  
à entrer dans l'univers de vos séries préférées !

Pour accéder à votre bonus numérique,  
rendez-vous sur le site internet de l'éditeur

**www.scrineo.fr**

À bientôt !

© 2014 Scrineo Jeunesse

8, rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : Volumen

*Publié avec le concours éditorial d'Arthur Ténor*

*Illustration de couverture réalisée par Amandine Labarre*

*Couverture et mise en page : Marguerite Lecointre*

ISBN : 978-2-3674-0138-6

*Dépôt légal : avril 2014*

*Brigitte Coppin*

# *Les Yeux du jaguar*

*j*Scrineo  
jeunesse



*À Benjamin et Aurèle*  
*(Car bon sang ne saurait mentir)*





# *Chapitre 1*

*Au large de la Bretagne, octobre 1522*

Hervé se laisse glisser le long de la coque, ses mains coulisent sur le cordage, ses pieds freinent la descente. Il atteint en douceur la barque amarrée à l'arrière du navire. Aussitôt, il s'accroupit et vérifie à tâtons le contenu de la petite embarcation : deux rames, un tonnelet d'eau, une miche de pain, un couteau. Tout y est. De deux coups secs sur le filin, il indique à son complice qu'il peut larguer l'amarre. Dans l'obscurité, Hervé distingue une dernière fois la silhouette qui se penche par-dessus la lisse\* et lui fait un signe d'adieu. Puis le navire s'écarte, grosse masse sombre qui disparaît dans la nuit.

---

\* *Lisse : balustrade de sécurité entourant le pont d'un navire.*

Tout seul sur l'eau noire, Hervé de Coëtmelen pousse un soupir de soulagement. Cette évasion lui a coûté sa fortune, mais le gars qu'il a payé ne l'a pas trahi. Hier matin, il était encore sur le port de Plymouth à chercher discrètement un navire qui lui permettrait de fuir l'Angleterre. Sur une nef hollandaise en partance pour l'Espagne, des hommes embarquaient des ballots de laine. Une cachette idéale pour monter à bord... Hervé a vite repéré le marin qui surveillait le chargement. Il s'est approché, l'air de rien. Ils ont échangé quelques mots en anglais.

La conversation s'est poursuivie à la taverne devant une chope de bière, et c'est ainsi que l'affaire a été conclue. Contre un écu d'or, Hervé a obtenu le droit d'embarquer incognito. Contre deux écus de plus, l'homme lui a promis une barque pour quitter le navire en pleine nuit, lorsqu'ils seraient au large de la Bretagne. Hervé lui a donné une partie de la somme à l'embarquement et le reste il y a quelques instants.

Voilà, c'est fait. Il est libre !

– Je me nomme Hervé de Coëtmelen, clame-t-il dans le vent. Je suis gentilhomme de Bretagne, maître de moi-même entre le ciel et l'eau, et bientôt maître d'un navire, si Dieu le veut !

La brise froide et le clapot qui secoue la barque l'empêchent de crier victoire. Rien n'est encore gagné. Les courants sont forts, les récifs innombrables. Il ferme son manteau et empoigne les rames. En bon marin qui connaît les parages, il sait qu'il devra ramer toute la nuit et une bonne partie du jour suivant. Avec de la ténacité et de la chance, il touchera le rivage demain à la tombée du jour. Heureusement, le ciel s'est dégagé. Il repère l'étoile Polaire, la fidèle qui indique toujours le nord. Cap à l'est, vers la pointe de la Bretagne!

Il tire sur ses rames, les soulève, les replonge ; le geste mille fois répété lui laisse le temps de repenser aux événements qui se sont précipités les jours derniers : il y a moins d'une semaine, des corsaires anglais ont capturé le navire breton sur lequel il était simple passager, revenant d'une expédition lointaine. Parce qu'il est gentilhomme, Hervé n'a pas été relâché avec les marins. Ses ravisseurs ont pensé qu'il aurait de quoi payer une rançon et il s'est retrouvé sur la paille puante d'une cellule à Plymouth. Vers qui se tourner ? Aucune famille ne pouvait lui venir en aide. Il ne lui reste que son père, vieux capitaine de guerre

qui vit en Bretagne, au moulin de Coëtmelen, presque aussi pauvrement qu'un paysan.

Hervé a décidé qu'il ne moisirait pas dans cette prison sordide à attendre une rançon qui ne viendrait jamais. Encore fallait-il trouver un moyen de s'évader. La chance s'est vite présentée sous la forme d'une jeune cuisinière chargée de servir la soupe.

Dès le premier jour, elle l'a regardé attentivement par le petit guichet où elle posait l'écuelle.

– Ici, c'est pas un endroit pour un bel oiseau comme toi, a-t-elle chuchoté.

Hervé était bien d'accord ! Il l'a remerciée de son plus charmant sourire et il a passé une partie du lendemain à découdre délicatement le galon de dentelle qui ornait le col de sa chemise. Le soir, il l'a posé près de la gamelle vide. La cuisinière l'a aussitôt ajusté à son bonnet.

– Ça va plaire à mon fiancé ! C'est lui qui garde la poterne, dehors.

Le lendemain, elle a été déçue de ne pas trouver un autre cadeau à côté de l'écuelle. Après avoir réfléchi toute la nuit, Hervé s'est résolu à sacrifier un des quatre écus qu'il gardait cousus dans la doublure de son pourpoint. Elle a paru très satisfaite. Le soir

suivant, elle a posé un doigt sur ses lèvres et a ouvert le verrou. Hervé s'est faufilé dans la cour jusqu'à la poterne qui donnait sur le port. Le gardien lui a soufflé au visage une haleine chargée de bière :

– Moi aussi, je veux mon écu ! On est si mal payés ici !

– Tant pis pour le fiancé ! s'est dit Hervé.

Il lui a collé son poing dans le nez et, le voyant s'écrouler, s'est précipité vers la porte pour soulever la barre et tirer les verrous. L'instant d'après, il était dehors. Le premier pas était fait vers le port, le bateau chargé de laine et la liberté.

Il rame depuis plusieurs heures déjà. Le vent d'ouest a beau l'aider en le poussant vers la côte, la fatigue tire durement sur ses épaules et le frottement des rames lui brûle les mains. Souvent il se retourne, guette la première lueur à l'est. Dès qu'il fera jour, il verra la côte.

Peu à peu, le ciel pâlit. Sur le côté, des centaines de gros rochers émergent de la grisaille. Ce sont les îlots qui entourent l'île de Sein\*. Hervé se rassure, il sait où il est.

---

\* Île de Sein : petite île habitée située au large de la pointe de la Bretagne.

Le soleil émerge de l'horizon pour se noyer aussitôt dans le brouillard du matin. Les oiseaux de mer criaillent au-dessus de sa tête. Hervé les salue d'un geste plein d'espoir. Il faut ramer encore, s'arrêter pour boire et manger, repartir. Avec son couteau, il découpe des bandelettes dans sa chemise afin d'envelopper ses mains qui saignent. À nouveau, il saisit les rames, grimace de douleur, repart en serrant les dents. La marée redescend. Attention au courant qui risque de l'entraîner au large. Il s'essuie le front. Malgré l'épuisement, il ne peut pas s'arrêter. Derrière la brume, le soleil semble déjà haut. La côte se rapproche, c'est certain. A-t-il franchi la moitié de la distance prévue ?

Sur un promontoire de la côte, près du rocher de granit que l'on appelle la Roche aux Géants, Nicolas se tient face à l'océan. C'est là son observatoire préféré. Peu lui importe la brise frisquette qui s'infiltré dans son cou, il aime respirer son air à lui, à l'écart des autres.

Dans l'atelier de cartographie où il est apprenti, Nicolas se fait houspiller plus que de raison. Son travail se borne à épousseter les étagères, à entreposer bien à plat les feuilles de parchemin et surtout à

être au service des autres : « Nicolas, apporte-moi de quoi tailler ma plume. Vite, un compas, une feuille bien blanche ! Nicolas, tu n'es qu'un bon à rien, cette encre est trop épaisse ! Nicolas, dépêche-toi, feignant, ou je te botte le cul !... » Nicolas court en tous sens, remplit au mieux son rôle et fait le gentil. Trop gentil. Le moindre retard est sévèrement puni, une tache sur une feuille lui vaut un coup de bâton. Mais le pire n'est pas là : il enrage que maître Thévenet lui interdise de toucher aux cartes. Le maître cartographe est très savant et méticuleux, le moindre geste maladroit le fait hurler et Nicolas sent qu'il se méfie de lui.

Il soupire et met sa main en visière. N'y a-t-il pas un point là-bas ? Un point noir sur le miroitement de l'eau ? Peut-être a-t-il rêvé... Parfois la mer vous offre de ces visions... C'est pour cela qu'il aime venir ici et regarder. De l'autre côté de l'océan s'étendent des terres nouvelles qui s'agrandissent à chaque voyage. Malgré toutes les misères qu'il endure à l'atelier, Nicolas est fier de travailler là où se dessinent les nouvelles découvertes.

– Sans cartes, nous sommes comme des aveugles, répète maître Thévenet. Sans cartes, nos navires se perdent, s'enlisent, s'échouent, se brisent !

Nicolas aime cette belle phrase. Les cartes, c'est tout un monde sur du parchemin.

Il se redresse, tapote la Roche aux Géants contre laquelle il s'est appuyé. Aujourd'hui, c'est dimanche. Les gens ont le ventre au chaud devant leur cheminée. Nicolas n'a pas envie de rentrer chez lui.

– Ohé, Nicolas !

Quelqu'un fait des grands signes, là-bas, sur le chemin de la lande. C'est Antoine, le garçon de cuisine à l'auberge, chargé d'une hotte remplie de poissons.

Arrivé près de Nicolas, Antoine pose son fardeau pour souffler un peu.

– Je suis passé près du manoir de Langallec. Y avait tout un remue-ménage dans la cour. Le cocher essayait de sortir un grand coffre de la voiture. J'me demande si c'est pas la demoiselle qu'est revenue.

– Ah oui ? En tout cas, elle n'était pas à la messe ce matin. Les gens l'auraient remarquée.

– Depuis le temps que sa place est vide à l'église, on ne sait même plus à quoi elle ressemble, objecte Antoine en remplaçant sa hotte sur son dos.

Nicolas fait quelques pas avec lui, puis se retourne vers l'horizon, remet sa main en visière.



## *Chapitre 1*

- Tu ne vois pas un point là-bas, toi ?
- Non, il faut que je me dépêche. Le poisson est pour le souper à l'auberge.

Antoine ne s'est pas trompé. Demoiselle Jeanne est de retour chez son père, au manoir de Langallec.

Son premier geste en retrouvant sa chambre, au second étage du beau logis, est d'ouvrir la fenêtre. Dans le couvent de Quimper où elle a étudié pendant trois ans, les hauts murs barraient le ciel en permanence. La seule sortie permise, le dimanche, était une promenade le long de la rivière où elle pouvait voir les bateaux qui remontaient de l'océan. Plusieurs fois, elle a cherché à escalader les murailles. À chaque fois, elle s'est fait prendre et punir. De temps en temps, elle écrivait à son père, lui demandait de venir la chercher. Il répondait que le moment n'était pas venu. Ce matin, enfin, il était là, avec Maurice, le cocher qui conduit l'attelage. Elle n'avait jamais vu cette belle voiture. Il suffit d'écarter le rideau pour regarder défiler le paysage et tout lui a paru splendide en chemin.

- Mademoiselle, dois-je déployer vos robes ? demande Louissette, sa chambrière, qui vient d'entrer en apportant une perche de bois.

– Mes robes ? Louissette, je sors de trois années de couvent ! Que t’imagines-tu ? Que je reviens de la cour du roi ?

– Votre père veut vous marier. Il vous fera confectionner quelques belles parures pour plaire à ces messieurs.

Jeanne fait volte-face

– Ah oui, me marier ! Toi aussi, tu as entendu cela ? Mon père m’a promis qu’il me laisserait le temps de choisir.

Elle regarde à nouveau par la fenêtre le ciel qui commence à rosir.

– Louissette, s’il te plaît, laisse tout cela ! Cours plutôt demander à Maurice de me seller un cheval. La jument de ma mère, si elle se laisse encore monter !

La jeune chambrière disparaît dans l’escalier. Jeanne la suit de près, passe par le jardin, grappille les derniers raisins, reconnaît plus loin la toiture du pigeonnier. Dans la cuisine retentit un tintamarre de casseroles qui s’entrechoquent.

– C’est Margot qui s’active en votre honneur, Demoiselle ! crie un marmiton en revenant du puits avec un seau trop rempli.

Jeanne sourit. Elle est de retour à la maison. Ce manoir de granit où elle a grandi, qu’elle a quitté à la mort de sa mère, il y a trois ans.

Lorsqu'elle arrive à l'écurie, sa monture est déjà sellée. Elle s'approche, l'entoure de ses bras, lui caresse le nez.

– Salut, ma belle ! Toi, au moins, tu es toujours là !

Une boule d'émotion lui serre la gorge. La forte odeur du cheval fait affluer tant de souvenirs ! D'un mouvement de tête, elle indique à Maurice qu'elle est prête.

Une fois qu'elle est en selle, elle retrouve vite son équilibre et le balancement du corps au rythme du cheval. Les rênes bien en main, elle fait tourner la jument dans la cour.

– Je viens avec vous, déclare le cocher, il y a trop longtemps que vous n'avez pas chevauché sur la lande.

Il enfourche son cheval sans lui demander son avis. Jeanne le laisse faire. L'essentiel est qu'elle voie la mer, qu'elle la respire. Lorsqu'ils arrivent au bord des rochers, elle confie les rênes à Maurice et dit qu'elle veut descendre seule. Ses pas crissent sur le sable, elle s'arrête au ras de l'eau, laisse sa jupe frôler la frange d'écume. Il lui semble que l'air vif, l'odeur du sel et des algues balaient le souvenir du couvent, le dortoir, les hauts murs... Depuis qu'elle est sortie ce matin, elle a à peine échangé quatre mots avec son père,

à peine salué Françoise-Marie, sa nouvelle épouse, qui l'a pourtant accueillie avec un sourire. Plus rien ne sera comme avant, il faut qu'elle s'habitue.

Le soleil a disparu derrière une barre de nuages. Dans une heure au plus, il fera nuit. Une barque traverse la petite baie. Un dernier pêcheur, sans doute.

Là-haut, Maurice appelle. Jeanne remonte en soupirant. Elle aurait bien aimé se tremper les pieds.

Dans la barque, Hervé redresse son dos endolori. Il rame à tout petits coups, savourant sa victoire. Ce sont les dernières brasses, la journée a été si rude ! Il se retourne plusieurs fois, attend le moment où il va toucher la berge. Ça y est ! Il entend la corde racler le sable. Il est arrivé ! Une silhouette s'avance vers lui.

– Je vous aide, Messire ? demande Nicolas, dans l'eau jusqu'aux mollets.

– Volontiers, mon garçon, je me sens tout engourdi !

Nicolas tend la main.

– Vous venez de loin, à ce que je vois...

Hervé sourit en dépliant lentement ses jambes.